

DEFI A L'ETOILE

I

Charles leva les yeux sur le calendrier mural qui marquait le 10 juin. Il s'étira avec volupté et abandonna son manuscrit. La fenêtre était ouverte à l'extrême pour happer la fraîcheur. Il se leva et alla vers elle avec l'intention de fumer une pipe.

Il était en bras de chemise, manches retroussées, col ouvert sur sa poitrine trapue. La sueur perlait à son front cramoisi.

Il venait d'écrire une vingtaine de pages, sans un temps de pause, guidé par le jeu de sa plume sur le papier plus que par le jeu de son esprit. Il travaillait toujours ainsi, d'instinct, comme une puissante machine. Il se lançait sur une route inconnue, fendait l'air les yeux fermés, étonné par la suite du trajet parcouru. L'arrêt était alors aussi brusque, aussi brutal que le départ : sans motif et sans problème. Sa vigueur réclamait soudain, comme un être altéré, la détente d'une vérité tangible, cette vérité dût elle être simplement la bouffée d'air et de rumeurs affairées qu'il aspirait avec une sensualité profonde.

Asthmatique, emphatique, auteur de feuilletons à scandales, tel était Charles, appuyé à la fenêtre, bourrant sa pipe en tassant le tabac avec son pouce.

Il jouissait d'une parfaite béatitude. Réceptif à toutes choses quoique strictement insensible, tel un animal lustré digérant une lourde proie. La chaleur s'apaisait ainsi que la lumière, en cette fin d'après midi accablante. En bas, le petit peuple pacifique et pressé...

Son pouce carré à l'ongle court s'enfonçait dans les miettes de tabac brun, avec une lenteur satisfaite. Il ne se lassait pas de ce geste.

Soudain, maladroitement, il laissa tomber la pipe sur la fenêtre... Elle rebondit avec un bruit léger... glissa sur la corniche... rebondit encore... puis telle une flèche s'enfuit de plus en plus rapide...

Il se pencha vivement pour la rattraper, mais ce geste fut vain. Il tendit alors la main avec brutalité... Cela si vite qu'il se sentit happé par le vide. La vision de la chute possible lui fut si exacte qu'un instant il la crut accomplie. Comme si son corps avait glissé mais ne devait jamais atteindre le sol grisâtre qui cependant montait montait vers lui...

Un siècle de chute s'écoula avant qu'il n'entendit le choc léger de la pipe sur le trottoir.

Un siècle, ou une minute ! En lui c'était comme un appel bariolé et tourbillonnant. Un instant de folie totale pendant lequel il perdait le contrôle absolu de son corps et de son esprit. Une force impersonnelle étreignait avec violence chacune des fibres de son être, le griffait et le déchirait... Il eût voulu gémir, mais aucun son ne franchissait ses lèvres... Exactement comme dans un cauchemar... De lui, une substance profonde, purement essentielle, s'arrachait dans une odeur de sang... Semblable au premier sanglot... dans un désespoir intense...

Peu à peu, il reprit conscience et c'était comme s'il s'éveillait d'une longue nuit. Il constata avec un étonnement stupide que son corps ne gisait pas, écartelé et sanglant, sur le pavé. Il eût trouvé naturel et satisfaisant un tel dédoublement...

Alors il contempla ses mains blanchies à force d'être crispées sur l'appui de la fenêtre, et son corps ployé dans une posture instable. Il se redressa, épongea son front avec un sourire inquiet. Puis il consulta sa montre. Elle marquait cinq heures dix.

Il fit quelques pas dans la pièce et s'aperçut qu'il titubait comme un homme ivre. Il se sentit très mal. Dans l'air opaque voltigeaient des bulles dorées. Il heurta lourdement le fer du lit et tomba à plat ventre sur les draps.

Il sombra dans un profond sommeil...

II

Lorsqu'il s'éveilla le dernier carillon de la ville scandait le douzième coup de minuit. Il s'assit sur le bord du lit et consulta sa montre. Elle marquait toujours cinq heures dix. Il voulut la régler. Le remontoir céda sous son ongle et se brisa. Il porta la montre à son oreille. Elle était silencieuse.

Il jura à mi-voix, mais ce juron ne lui procura pas l'apaisement coutumier. Pour la première fois il eut conscience du blasphème et en fut effrayé. Et la montre inerte au creux de sa paume moite semblait peser un poids infini. Son silence demeurait comme une menace qu'il ne pouvait comprendre.

Il se surmonta. Haussa les épaules et jeta l'objet dans un tiroir. Dans l'obscurité : le bruit fêlé et le grincement du bois aussi nets que la décision prise de ne pas se laisser impressionner.

Il alluma la lampe au-dessus du manuscrit et relut la dernière phrase en chantier. Elle lui parut aussi absurde qu'insoluble.

La fenêtre était là. Toute fraîche, vivante et verte dans la nuit. Un instant, il envisagea la douceur d'enjamber l'appui et de flotter dans l'espace obscur.

Il enfila sa veste, noua sa cravate et descendit les six étages qui le menaient à la rue. Là, il ramassa machinalement sa pipe brisée, trois morceaux qu'il fourra dans sa poche.

Les réverbères étaient comme autant de joujoux ou de traînées de lune dans le noir. Un chien peureux recroquevillé au pied de l'un d'eux, le nez sur la queue, le regard désolé. Une rue. Puis encore une rue en pan coupé, dans la rumeur des bistrots que l'on ferme et le doux ronflement des voitures au pelage verni. Le point rouge de quelque cigarette au coin d'une bouche triste. Des pas sonores et pressés qui avaient la résonance d'un marteau de forge et l'importance de la solitude.

Des vitrines noires où les objets sans couleurs luisaient d'un repos sarcastique derrière les vitres froides. Un rire de femme jaillit bref et sans écho, comme une question amère.

Charles comprenait soudain que la nuit avait une essence spéciale, qu'elle n'était pas simplement absence de lumière.

Il eut en lui un bref éclair de poésie. Et toute une compréhension exacte de la terre. Comme s'il eût soudain goûté un met inconnu dont la saveur eût cependant étonné son palais par sa finesse et son acuité. Et puis une certitude : jamais il ne pourrait à nouveau juxtaposer des mots en phrases, ni coordonner celles-ci en récits. Car son œuvre, familière jusqu'ici, lui devenait tout à coup aussi monstrueuse qu'irréelle.

L'oppression de son asthme avait miraculeusement cessé. Il était léger et souple comme un ange d'image. Il sentait en lui toute une beauté lénifiante. Il se devinait à la fois achevé et neuf.

Il marcha longtemps, mains aux poches, dans le désert des rues. Humant la vie pour la première fois. Entre l'à-pic des toits les étoiles reposaient immobiles comme un seul regard fixé sur lui. Alors, brusquement, il se sentit étrangement responsable.

Mû par un désir inconscient de voir sur son visage la marque de ce bouleversement intérieur, il se dirigeait vers son bureau de tabac habituel dont la vitrine était encadrée d'un miroir étroit. Tout en faisant sonner son pas, il pensait à un rythme accéléré (un peu effrayant). L'idée de son œuvre manquée s'imposait à lui. Sa vie lui apparaissait en petites tranches précises et colorées. Il en saisissait la faiblesse, la veulerie, mais surtout la bêtise ! C'était comme une violente nausée qui ployait son corps, peu de temps auparavant vainqueur et combatif. Il ne comprenait pas encore les reproches qui se formulaient en lui. Simplement un désir ardent : il ne faut pas mourir encore. Il ne faut pas mourir sur ce tas de médiocrités ! Il faut refaire autrement !...

En franchissant quelques centaines de mètres il avait, à un rythme régulier, connu les plus grandes angoisses et les plus belles espérances. Tour à tour, en spasmes violents, il avait été abject et se sentait devenir merveilleux.

Il traversa l'avenue et stoppa devant le miroir.

Était-ce la lumière douteuse ? En détaillant ses traits il les reconnut pourtant comme siens, c'était sa carrure, son gabarit coutumier encore accentué par les vêtements familiers. Mais ce n'était pas le même homme ! Son visage, en général rouge foncé, avait la pâleur de la cire. Ses yeux semblaient creusés, sa bouche affaissée. Ses cheveux, plus longs et plus noirs, effleuraient le col de sa chemise. Le nez, malgré sa courbe ample et familière, était d'une blancheur phosphorescente. L'arête pincée semblait pointue comme un stylet. Les yeux, ce soir encore injectés de sang, étaient maintenant noyés et perdus.

Il passa sur son front une main pâle qu'il ne reconnut pas.

- Je dois être bien malade, murmura-t-il.

Sa voix résonna. Étrangère et caverneuse. La phrase ne concluait en rien ses tourments secrets, elle n'était qu'un ancien réflexe jailli d'on ne sait où.

Déconcerté, il regagna lentement son logis.

III

Il ne put définir, par la suite, ce qui lui était arrivé le 10 juin à cinq heures dix de l'après-midi. Mais ce fut un changement total.

Ses malaises physiques avait cessé. Il conservait cependant un visage pâli et morbide d'où le rire ne jaillissait plus.

C'était l'âme qui souffrait.

Était-ce la présence si proche de la mort ? Qu'il avait frôlée ? Il aurait pu mourir. Il aurait dû mourir. Il ne comprenait pas comment il était encore en vie.

Était-ce la terreur physique de la mort ? Probablement... Car la mort, jusque là, n'avait été pour lui qu'un événement inévitable et affolant, auquel il était plus sage de ne pas songer. Un instant qu'il faudrait envisager uniquement lorsqu'il se présenterait, sans souci de cacher alors l'immense angoisse que cela comportait.

La mort de ses amis ne lui avait toujours été que gêne insupportable. Il ne s'y était jamais attardé. Préférant en plaisanter afin d'en écarter la réalité.

Mais lui, maintenant, avait été atteint... Certes, il voyait avec bonheur le sang battre dans ses veines et ses muscles jouer avec souplesse. Cependant la mort était en lui. Inexplicablement. Comme une chose enfin familière. Une pause. Une fixation dans la chute du temps.

La vie se déroulait toujours comme un panorama animé, dans l'air qu'il respirait, dans les substances qui se mêlaient à son corps. Mais le mécanisme de sa sensibilité semblait maintenant se mouvoir à contretemps. D'où un étonnement perpétuel et merveilleux... mais aussi un déchirement intense.

Parfois il n'était plus sûr de sa propre réalité. S'il n'avait eu toujours aussi présente en sa mémoire cette minute d'arrachement qu'il avait vécue au-dessus du vide, cette minute qui palpait douloureusement en lui sans un instant de répit... La montée grise et tourbillonnante des pans de murailles piquetés de fenêtres scintillantes... la pesée sur son épaule d'une main invisible... la satisfaction de ne s'être pas détruit...

Était-ce l'étonnement de n'être pas mort qui le perturbait ? Ou bien la joie brutale de connaître enfin le prix de la vie ?

Il se raisonnait, haussant les épaules en vain comme ce fameux soir, espérant retrouver son insouciance ancienne (que cependant il méprisait). Comme un morphinomane, il eut voulu

retrouver son engourdissement passé.

Cela lui fut impossible.

Il s'y essaya avec passion. Son adolescence lui revint à la mémoire, et il lui sembla que le problème présent était analogue aux vagues brutales qui l'avaient assailli alors. Il se souvint que dans ces instants de déséquilibre où tout semblait perdre sécurité et beauté, il s'était grisé d'action, sans réfléchir, afin d'extraire de lui la force nécessaire à juguler le doute.

Au seuil d'une vie qu'obscurément il désirait neuve, il revint instinctivement à ces premiers réflexes. C'est pourquoi, sans attendre, il renoua avec tout ce qui lui était familier. Anxieux de voir si l'émotion qui l'avait terrassé avait des causes réelles. Espérant que cette émotion lui permettrait à l'avenir une vie plus riche dans son cadre habituel.

IV

Le petit matin avait une fraîcheur douce et précaire. Déjà l'animation des rues était intense.

Longeant le fleuve pour atteindre le métro, il rencontra un de ses collègues. L'homme flânait, profitant sans doute de la douceur de la température, observant avec une attention reposée ce qui l'entourait. Il venait à la rencontre de Charles, sifflotant doucement, mains aux poches. Lorsqu'il croisa Charles il posa longuement son regard sur lui sans que cela parut éveiller le moindre souvenir. Il continua tranquillement son chemin. Le cœur battant, Charles l'observa pardessus son épaule. L'autre marchait toujours, absorbé dans ses rêveries.

Charles descendit les marches du métro. Un de ses vieux amis marchait devant lui d'un pas rapide, lorgnant les affiches. Cet homme habitait le même immeuble que lui. Ils se rencontraient fréquemment et se rendaient souvent visite. Ils avaient les mêmes opinions politiques et les mêmes passions sportives. Charles hâta le pas et lui frappa l'épaule, quêtant une plaisanterie familière. L'autre le dévisagea, légèrement étonné. Puis, avec un air de compassion mêlé à de la gêne il lui sourit. Il était visiblement pressé de le quitter et le contemplait à la dérobée comme une chose inutilisable et attendrissante. Il trouva enfin un prétexte et s'en fut.

Charles n'insista pas. Il fit quelques courses urgentes, commettant par distraction mille bévues qui l'exaspérèrent. Il ne se sentait plus accordé au rythme de cette ville trépidante. Il butait contre les trottoirs, heurtait les passants, se trompait dans le code des signaux lumineux. A la fin de la matinée il était épuisé. En lui un pressant désir de détente.

Il se dirigea alors vers son bistrot habituel. Lieu sûr où les rires cordiaux lui avaient longtemps servi d'atmosphère familiale.

Il était trop tôt. L'endroit était désert en ce midi torride, réceptacle de mouches alourdies dans la pénombre des stores baissés ; le garçon ne le reconnut pas. Il commanda un apéritif et roula une cigarette. Il avait choisi une table à l'écart d'où il pouvait tout observer sans être vu. Il posa ses mains moites sur le marbre lisse, savoura le bien-être de cette fraîcheur avec hébétude. La fumée montait de ses lèvres en spirales voluptueuses et s'étirait en bleu dans un rayon de soleil oblique où dansait la poussière. Le choc des verres, le bruit rapide de l'eau qui jaillissait parfois derrière le comptoir... Il ne buvait même pas le liquide jaune et amer qui reposait dans le verre, gonflé d'un énorme glaçon. Il attendait. Le cœur battant. Avec une allégresse soudaine.

Ils arrivèrent peu à peu. Habités débraillés et loquaces. La même plaisanterie aux lèvres ainsi que le même rire. Charles se croyait leur animateur, il se croyait indispensable à leur cercle. Mais à la table familière, sous le nuage lourd de fumée, les verres tintèrent et les cartes s'alignèrent. Sans lui, rien n'était changé. Ils disaient les mêmes choses et avaient le même entrain...

Leur joie lui fut insupportable. "Si j'étais mort hier soir, songeait-il, ils riraient tout autant !".

Brusquement saisi de colère, il saisit son verre et vint se pencher au-dessus de la partie de belote. On l'accueillit avec une joyeuse indifférence, et on se serra pour lui faire place. Il refusa de s'asseoir d'un ton maussade. La conversation reprit, facile et lourde.

Sa présence parmi eux ne pesait pas plus qu'un souffle. Il n'avait d'importance qu'en fonction de la ressemblance qu'il leur apportait. Maintenant cette ressemblance n'existait plus et il ne la désirait plus.

Il but le contenu de son verre d'un seul trait et le posa bruyamment sur la table. Il trouva à l'alcool un goût fade et incolore. Aucune chaude brûlure ne parcourut ses veines.

Réellement la cause du mal était en lui...

Mais il était maître de ses actes. Il lui suffisait d'un peu de volonté.

Il essaya d'attirer leur attention par de grands rires, en frappant de son poing sa poitrine solide. Les mots jaillissaient mal de sa bouche tremblante. Les histoires s'éteignirent sur ses lèvres avant d'être achevées...

Était-ce réellement des histoires ? Il ne savait plus. Il sentait vaciller le sol en terrible incertitude.

Qu'avait-il dit de si poignant ou de si extraordinaire pour que le silence fût maintenant total et angoissant ? Beaucoup avaient baissé les yeux. D'autres levaient sur lui un regard incompréhensif qui invitait peut-être amicalement à consulter un psychologue.

Peut-être avait-il parlé de sa pipe dont il sentait les trois morceaux tranchants dans sa poche ?... Ou de la mort ?... Ou même, tout simplement, de l'ardeur douloureuse à vivre qui l'étreignait ?... En lui, il sentait le rire se mêler trop intimement aux larmes. La douceur avait un goût de vertige, et la joie frôlait un abîme... Où irait-il, guidé par cette force majeure, loin de tout ce qu'il avait aimé et de tout ce qu'il avait serré de ses mains fortes et velues, comme une possession normale et assurée ?

Il recula de quelques pas, s'arrêta encore, portant une main à son front d'un geste indécis.

Il était préférable de partir. Ici, plus rien ne le retenait. Il franchit le seuil, pour toujours. Il ne se retourna pas pour contempler la façade qui lui était chère. Ses pas le séparaient peu à peu de sa déception, comme le temps efface heure par heure un souvenir.

Il consulta le jour même un médecin dont la réputation était bien établie. Charles était-il au seuil de la folie ?

Le docteur l'ausculta et l'examina avec soin. D'une voix rassurante il lui prédit une vie de centenaire. Il ne voulut pas croire à ses anciens maux et lui conseilla de faire du sport. Le cœur et les bronches étaient en pleine forme, les réflexes nerveux excellents.

Seul dans la rue de crépuscule. La rue éternelle le long de laquelle il continuait une promenade qui semblait jamais ne devoir finir.

Cette journée reposait en lui comme un monde. Il ne cessait de s'interroger. Depuis la veille au soir... depuis la veille à cinq heures dix de l'après-midi les heures pleines et lourdes semblaient s'être ralenties à l'extrême.

Les rues succédaient aux rues. Elles s'entrelaçaient, se coupaient, s'enfuyaient puis le ramenaient à son point de départ. Chaque pas était différent et pourtant semblable. Et rien n'apaisait la brûlure cuisante de son cœur exaspéré.

L'idée de son œuvre passée remontait en lui avec force. Comme un remords. Cette chose créée par lui bien que lui semblant exécration lui appartenait entièrement. Il voulait la détruire ! Cette idée le soutenait.

Il y songea toute la nuit. Sans pouvoir trouver le repos sur son lit de fer où, de guerre lasse, il avait fini par échouer. Demain il arrêterait les puissantes machines qui allaient multiplier par milliers d'exemplaires ce qu'il avait osé écrire... ce qu'il avait eu la faiblesse de

fixer sur le papier... mièvreries... balourdises... médiocrités incarnées dans quelques fantoches pâlis... sans un souffle... sans une étincelle... sans un choc...

Demain, il arrêterait tout ça d'un seul geste, car tout ça lui appartenait.

Demain fut très long à venir.

Au matin laiteux, tout haché et décomposé de mauvais sommeil, il s'ébroua dans l'eau froide et s'efforça de chanter, apaisant ses gestes en une perfection lente. Tout cela afin que l'heure d'ouverture des bureaux ne soit pas trop longue à attendre.

Il atteignit le grand immeuble et monta d'imposantes marches. Une force neuve le poussait. Déjà il savourait la joie proche du devoir accompli. Un désir violent lui faisait légèrement tourner la tête. Il avait le sourire aux lèvres.

L'éditeur était pâle, chauve et soigné, le nez chaussé d'épaisses lunettes. Il était assis derrière une table de bois sombre et caressait d'une main blanche le combiné du téléphone en un geste machinal. Il acceptait d'accorder quelques minutes à Charles. Devant lui un bloc surchargé de notes et de rendez-vous reposait.

Charles s'assit et parla longtemps. Il demandait simplement de ne pas publier son dernier roman, donnant comme seule raison que ce roman était mauvais et ne devait pas être lu. Il était splendide d'éloquence pour détruire ce que lui-même avait édifié. Il faisait soudain preuve d'une science sûre. Il était persuasif, enjôleur, énergique. Les mots, dont il avait une science profonde, lui servaient enfin pour une cause qui lui semblait louable. Son discours lui procurait une satisfaction extrême. Ses angoisses nocturnes s'étaient envolées. Charles combattait ardemment, sûr d'une victoire qu'il voulait totale. Pour ponctuer ses paroles il s'aidait du poing dont il martelait doucement la table sombre.

A bout de souffle, il s'arrêta enfin et regarda avec passion son interlocuteur.

L'éditeur souriait en silence. Le silence persista de longues minutes. Il caressait toujours de la main le combiné du téléphone, observant Charles comme s'il voyait au-delà autre chose qui retenait davantage son attention.

- Je regrette, cher monsieur..., dit-il enfin. Mais ce genre plaît et il y a beaucoup à gagner. Nous avons conclu un accord qui ne peut être résilié.

Charles sursauta.

- Inutile d'insister, continua l'éditeur. Vous perdriez votre temps.

Il s'était levé et le poussait doucement vers la porte en appuyant sur son épaule. Sur le seuil, Charles s'arrêta un instant. Il comprenait qu'il ne représentait pour cet homme qu'une liasse de billets de banque. Autrefois, il avait aimé ces murs et l'odeur de cette pièce. Maintenant il s'y sentait étranger, révolté. L'éditeur n'avait pas changé. Ce n'était pas un être mauvais... Sans haine il contempla celui qui malgré tout était son maître, et, toute colère enfuie, il sortit pesamment du grand immeuble.

Il était faible. Vaincu à jamais. Pour la première fois de grosses larmes montèrent à ses yeux. Leur chaleur était douce. Leur ruissellement lent et continu, sur ses joues, apaisant.

Il continua à errer le long des rues. Sans penser. Lentement. Ici et là... sans but précis... En lui se faisait une sorte de "paix armée" vis à vis de ses tourments. Le premier flot jailli, il s'était laissé entraîner par la tornade. Instinctivement. Essayant de renouer avec les choses habituelles afin de les corriger et de les parfaire. Il comprenait peu à peu que toute action lui était refusée. Pourquoi ? Parce qu'il se désintéressait maintenant de tout ce qu'il avait aimé et s'en détachait petit à petit. Ses regrets étaient lourds. Mais il était maintenant impuissant à comprendre et à se familiariser avec son passé.

Les jours passèrent sans que la coupure des nuits lui semble inquiétante ou reposante. Comme se déroulerait sans fin un ruban de soie uni et lisse.

Du matin au soir, il errait. D'heure en heure, dans un présent limité à l'instant, il recherchait dans la splendeur de la ville la beauté et l'apaisement... Un coin de brume où le soleil pointe de rose la flèche de quelque clocher... l'étendue somptueuse et romantique des

jardins publics... l'arche d'un pont sur l'eau de crépuscule... où le vert des arbres se mêle au bleu du soir... l'odeur chaude d'une boulangerie et la fraîcheur d'un comptoir de marbre... la beauté d'un regard de femme posé sur le sien... l'extrême petitesse cambrée d'un corps d'enfant qui colle son nez à une vitrine... les feuilles de marronnier calquées en noir sur le sol par la lune...

Peu à peu il se prit à jouer avec les enfants. Cherchant en eux la même présence intense, sans passé ni avenir. Il espéra retrouver à leur contact la paix tant recherchée, l'absorption complète de tout son être dans l'invention et le rire.

Au soir, il leur apportait des bouts de craie afin qu'ils dessinent le contour des feuilles de marronnier pour le retrouver le matin en une surprise inoubliable. Mais les enfants se lassèrent vite de ce jeu toujours trop semblable qui le satisfaisait tant. Il ne sut pas leur parler, déçu par leur versatilité étonnante.

Ce jeu remontait de sa propre enfance.

Avec une insistance croissante il revenait aux sources de cette enfance comme à une fontaine de sagesse et de vérité. Il reconnaissait qu'il avait eu à cet âge là seulement quelque faculté créatrice et vraiment pure. Le menton au genou, assis au bord du fleuve dont l'eau noire charriait le temps, il reprenait bribes par bribes l'école de ses premiers sentiments et de ses premiers rêves. Il eût fallu, pensait-il, apprendre à nouveau à marcher seul sur le sol chancelant. Apprendre à nouveau les mots afin d'en tirer une substance étrangère à l'habitude. Apprendre à nouveau les sons... les visages... les couleurs...

Devant les ruines de tout ce temps gâché, Charles demeurait calme, mais non apaisé. Il sentait, comme un mur de pierre en face de son âme, l'impossibilité de l'accomplissement de ses désirs.

C'était le désespoir. Sans une plainte. Dans le silence le plus absolu.

V

Jamais la vie n'avait été si claire, si spacieuse. Dépouillée, et cependant plus tentante... Ainsi, mordre la chair dorée d'un petit pain tout chaud, ou demeurer longuement devant l'étalage d'un fleuriste parmi les corolles et les parfums, parmi les couleurs.

Charles connaissait maintenant des havres bien doux qui rendaient ses tourments plus aigus. La vie n'était plus cette chose qu'on maltraite à sa guise. Mais une aumône superbe dont il est intimidant de tirer parti.

La contemplation devenait la source la plus apaisante. Il flânait patiemment, se livrant au hasard de ses pas comme au plus sûr des guides. Il mangeait peu, au gré de ses promenades, sans souci de l'heure. Il ne buvait plus d'alcool. On le vit même se pencher à une fontaine et en boire l'eau à pleine bouche gourmande. Puis se relever avec un sourire satisfait et essuyer ses lèvres du revers de la main.

Il soignait peu sa mise. Il ne se regardait plus dans les vitres et les miroirs. Parfois il s'arrêtait. Quelque chose avait attiré son regard... un insecte, peut-être, diapré sous l'éclat du soleil... ou le reflet d'un objet... Nul ne voyait, nul ne jouissait autant que lui.

Il avait des lieux favoris où il revenait avec un soin maniaque. Il y demeurait de longs moments. Ainsi, la vitrine verte d'une jeune repasseuse dans le quartier où il habitait.

Ce furent les piles blanches et amidonnées, derrière la vitre luisante. Cette blancheur étincelante l'attira comme un aimant. Ensuite il s'approcha davantage pour observer la repasseuse. Il prit l'habitude de demeurer des heures entières devant la boutique. Mains aux poches. Immobile.

En la contemplant il pensa à l'amour. D'une façon détachée et impersonnelle. Avec un sourire. Elle était fort jolie et l'idée d'amour s'associait à elle. Elle avait un rire très pur, et

souvent un refrain aux lèvres. Epanouie, svelte, attrayante. Avec au fond des yeux un éclat enfantin.

Toujours heureuse. Petite envergure douce tenant ramassée en elle une grande puissance vitale.

Ces derniers temps Charles n'avait pas regardé une seule femme. Ses anciennes maîtresses étaient tombées dans un oubli total.

Il n'avait jamais eu de véritable compagne.

Devant la perfection complète de la petite repasseuse repassant du linge blanc sur la table chaude il retrouva le premier battement de cœur de son enfance... le premier visage... le premier son... le premier pas sur le sol chancelant...

Au soir, elle fermait sa boutique, souriant sans effronterie à l'homme solitaire. Alors, il s'acheminait vers le bord du fleuve pour songer à elle. La nuit le surprenait puis le gardait parfois jusqu'à l'aube, assis dans sa position habituelle, le regard perdu. Bercé de toute une symphonie que personne ne pouvait entendre. Avec au cœur toujours cette ineffable surprise semblable à celle que provoquait jadis en lui le contour des feuilles de marronniers tracé à la craie sur l'asphalte ensoleillé. Il souriait...

VI

Dans sa tête il l'appelait Mimi Pinson, et c'était comme un ancien réflexe de feuilletoniste.

Un temps il aima ce secret qu'il ne partageait avec personne. Il ne cherchait pas à savoir si Mimi Pinson incarnait pour lui l'idée d'amour, ou bien s'il la désirait.

Mais bientôt il ne put s'empêcher de faire plus ample connaissance avec elle. Il lui adressa la parole. Ce faisant, il affecta une indifférence amicale, s'appliquant surtout à la faire parler. La musique de son rire se posait sur lui comme une consolation. Il tremblait. Il avait peur de briser la barrière impalpable qui les séparait.

Maintenant il s'asseyait dans la boutique et fumait lentement en observant chaque chose et chaque geste. Il soulevait parfois des poids de linge humide pour se rendre utile, et s'ingéniait à ne pas encombrer la pièce de sa lourde personne.

Il aimait l'heure tardive où les clients s'espaçaient, où naissait alors une sorte d'intimité. Mimi Pinson semblait alors plus grave mais aussi plus faible et plus attachante. Le poids de la journée de travail alanguissait ses gestes. De la main elle écartait fréquemment les mèches qui retombaient sur son front, avec un sourire las mais cependant lumineux où régnait la confiance.

Peu à peu il se décidait à parler. Elle approchait son fer de sa joue pour en constater la chaleur, ensuite elle l'appuyait à longs coups sourds sur la table où reposait le linge étalé. Ses doigts prestes écartaient les faux plis. Pensive, elle écoutait. Parfois elle levait les yeux vers son compagnon. Il était un peu étrange cet homme solitaire, lourd et pâle, dont les yeux brillaient d'un éclat tourmenté.

Peu à peu il parla davantage. Ses paroles si longtemps contenues, si drues, si serrées, avaient un débit troublant. Elle n'en saisissait pas toujours le sens. Parfois, il hésitait... cherchait des mots qu'il ne trouvait pas... et c'étaient toujours les mêmes mots qui revenaient, révélant la torture de sa vie intérieure. Il avait des jugements implacables. Il détruisait tout ce qu'il attaquait. Et puis de temps en temps, avec une douceur inattendue, il parlait de la beauté donnant à tout ce qu'il décrivait une saveur terriblement vivante.

Ces monologues haletants, murmurés à mi-voix, avaient quelque chose de sublime et d'incohérent. La table blanche surchargée les séparait. Jamais il ne comparait leurs deux solitudes. Jamais il ne lui disait qu'il la trouvait jolie. Mais elle était troublée. Elle appuyait davantage sur son fer luisant en fixant son ouvrage avec application, ponctuant les silences de

soupirs étouffés.

Elle eut aimé lui répondre. Elle pressentait qu'il cherchait en elle une réponse. Mais elle ne savait que dire et se taisait tristement. Son univers était de linge blanc, de rêve et d'amour. De choses palpables et douces...

VII

Elle accepta un soir qu'il s'attardât chez elle. C'était un accord timide qu'elle comprenait mal.

La nuit chaude de juillet, saturée d'étoiles, pesait sur les toits comme un couvercle hermétique. Ils s'assirent sur le rebord de la fenêtre, main dans la main, contemplant le ciel. Pâles, dans l'obscurité... le souffle un peu précipité... anxieux du drame que la terre allait leur faire jouer...

"Ainsi, pensa Charles, ainsi, au bord de l'abîme." Il serra plus fort la main de Mimi Pinson dans la sienne, puis il l'attira à lui avec violence. Il sentit sur ses lèvres le parfum frais de ses cheveux et contre son corps la douceur ferme de celui de la jeune fille. Aucun trouble ne l'envahit. Il ne la serrait pas dans ses bras avec passion. Il s'accrochait plutôt à elle comme à une épave en plein naufrage. Seule pensée : elle demeurerait immobile, vivante et vigoureuse, elle le retiendrait dans sa chute. Ses ongles s'enfoncèrent dans la chair douce des bras. Il gémissait comme un agonisant. Pantelant, déchiré, troublé jusqu'au plus profond de l'âme.

Contre son cœur affolé le petit cœur régulier comme une horloge battait la vie. Simple, calme. A peine étonné... Elle leva vers lui son visage. L'obscurité le rendait pathétique de tendresse. Elle sourit lentement, crédule, affreusement trompée. Elle le dévisagea avec application. Et puis elle se fit craintive, découvrant de si près l'étranger qu'elle ignorait.

Lentement, elle s'écarta avec une sorte de pudeur enfantine. Elle s'en fut allumer les lumières, toutes les lumières, afin de rendre à toute chose sa limpidité coutumière. Ensuite elle parla beaucoup, croyant atténuer ainsi leur trouble récent. Lui, toujours à la fenêtre, levait obstinément son visage vers les étoiles. Immobiles et froides elles parsemaient le ciel avec une rigueur géométrique. Mimi Pinson s'assit près de Charles et pointa son doigt vers elles, énumérant le nom de chacune. Elle prétendait les connaître comme de vieilles amies. Elle affirmait qu'elles guidaient notre destinée. Elle ajouta qu'elle possédait d'ailleurs un vieux livre source d'horoscopes irréfutables.

Charles contemplait toujours le ciel avec un rire amer. Il était bien question d'horoscopes et de balivernes ! Il songeait à ceci : autrefois il aurait sûrement éteint la lampe afin d'obtenir du rire dans le silence...

Mais le vieux livre était déjà posé sur la table. Et maintenant l'éternité reposait dans le ciel et sur toutes choses... Mimi Pinson... un peu de beauté et de rire qui bientôt s'éteindrait... Quant à lui, il demeurerait face à cette création absurde... morte aussitôt née... Hors du rythme habituel... sans passion et sans espoir...

Elle lui demandait son âge, son nom et le lieu de sa naissance. Il répondait par phrases machinales tout en faisant tinter dans sa poche son trousseau de clefs. Il se disait qu'il n'était pas le maître qu'elle désirait obscurément. S'il tendait les mains vers elle ? Il contemplerait ses mains avec trop d'attention et détruirait ainsi son geste avant de l'achever. Elle possédait en elle l'appât de tant de vie. En lui, toute vie était morte.

Maintenant elle taillait son crayon et lissait un papier blanc. Son doigt voltigea ensuite parmi les grilles de chiffres. Infatigable, elle notait.

A quoi bon lui conter le pesant problème ? Il ne trouverait pas les mots accessibles à cette âme simple. D'ailleurs, comment exprimer l'inexprimable ? Le manteau du silence faisait partie

de sa fortune nouvelle. Elle attendait de lui une correspondance secrète et non cette raison froide de son être actuel. Et si, par pitié, elle caressait de sa paume fraîche son front brûlant il ne pourrait supporter la question incessante de son regard.

Mimi Pinson comptait du bout des lèvres. Elle comptait aussi bien qu'elle ne riait. Un instant il envisagea de la tuer. Puisqu'il ne pouvait ni expliquer, ni créer, pourquoi ne pas détruire ? Ses mains jaillirent de ses poches et se posèrent grand ouvertes sur ses genoux. Il eut voulu au moins parler. Dire les mots exécrables qui emplissaient tout son être. Les mots de désespoir qui casseraient son rire à jamais. Qui briseraient sa joie candide. Qui abattraient cet univers de charme ensorcelant. Jailli de la terre. Sans défense. Mais il ne pouvait ni la toucher, ni la briser, justement parce qu'elle était sans défense.

Elle devait reposer en lui comme le chuchotement de l'eau du fleuve. Il devait la contempler sans se lasser, et ne plus lui permettre de sourire. Une immense tendresse se mêla ainsi peu à peu à sa révolte.

- Je veux savoir la date de ma mort, dit-il lentement (c'était pour entendre le son de sa propre voix).

Il attendit. Longtemps, dans le bruit des pages tournées, des chiffres murmurés et des soupirs étouffés. Si longtemps que la plaisanterie cessa d'être une plaisanterie et que Mimi Pinson ne sembla plus être Mimi Pinson.

Charles pensa aux condamnés à mort : soudain, peur eux, l'heure cesse, sans rompre le rythme régulier. Nous sommes tous condamnés à mort.

- C'est idiot ! dit alors Mimi Pinson. Cela ne signifie rien... Je ne crois pas avoir fait d'erreur, mais...

Il se leva et prit le papier d'une main qui ne tremblait pas, conscient de son immense supériorité. Elle avait tracé plusieurs colonnes : une pour le Destin, une pour la Vie, une pour la Mort, et d'autres encore dont le titre incompréhensible s'étalait en grosses lettres d'imprimerie. Les multiplications s'enchevêtraient avec les additions dans les marges. Elles débordaient sur le menu texte obtenu.

Dans chaque colonne ce texte était identique :

1949 - DIX SEPT HEURES DIX - 10 - SIX

VIII

Alors Charles sentit sa main trembler et sa supériorité s'effondrer. Il eut un geste pour saisir le livre, mais se contint. Un instant, il contempla la jeune fille, ses épaules ployées sous la masse des cheveux blonds. Lasse et impuissante. Elle ne le regardait pas et jouait avec son crayon. Pleurait-elle ?

En lui tout se clarifiait.

Il sortit à pas silencieux. La rue était là comme un appel. Lentement il reprit sa marche. Derrière lui, dans le carré lumineux que la fenêtre dessinait sur le sol une ombre se profila. Il entendit son nom comme une plainte déchirante. Deux fois... trois fois... et puis l'ombre disparut et la lumière s'éteignit.

Dans sa chambre, Mimi Pinson avait joint ses mains sur son cœur et pleurait de vraies larmes. Un être réel. Son absence était plus terrible que la mort.

IX

Il ne revint jamais aux lieux familiers ni aux méditations de ces derniers temps. Ni aux désirs, ni à l'inquiétude, ni aux regrets. Il ne s'émut plus de l'indifférence. Ni de l'irréremédiable. Peu à peu toute révolte s'effaça.

Tout était clair, maintenant. Son horoscope avait révélé que la date de sa mort était fixée par le Destin le 10 juin 1949 à cinq heures dix de l'après-midi. Cette date était passée depuis plus d'un mois. Il avait cru vivre, par la suite. Mais parfois aussi il avait douté de sa propre réalité. Ces incertitudes l'avaient terrassé.

Maintenant, il savait ! Rayé du monde des vivants comme du monde des morts par un concours inattendu des Astres, il demeurait là dans l'instant de l'agonie. Prisonnier inachevé de sa propre mort... Les deux courants s'étaient heurtés et l'avaient figé pour toujours dans cette minute inoubliable de l'arrachement. Où toute couleur et toute saveur paraît plus intense. Minute de l'adieu, où l'inconnu effrayant et obscur pèse déjà comme une pierre tombale. Mais cette pierre n'est pas entièrement refermée, elle laisse pénétrer encore la clarté du ciel, la chaleur, la saveur de la terre en pleine vie...

Minute du renoncement brutal de l'être à tout acte devenu impossible, à toute affection, à toute œuvre. Le passé demeure comme un regret affolant, mais ce passé n'appartient plus à celui qui entrevoit autre chose de mystérieux et de nouveau qu'il comprend mal. Qu'il désire et qu'il redoute...

Minute proche de celle où la première clarté du jour l'a aveuglé alors qu'il n'était qu'un bout de chair inconsciente...

Le temps s'est arrêté. Il s'agit de voir clair parmi ces heurts et ces passions. Il s'agit de juger...

Charles, maintenant libéré, pouvait sourire à l'aspect neuf de sa promenade solitaire. Il n'avait triomphé ni de la vie ni de la mort, mais il avait conscience de son éternité.

Heureux, il continue sa route, savourant enfin le sort mystérieux qui lui a fait jeter un défi aux étoiles...

Jeanne RIBAUCCOUR

(août 1949)

La date de DEFI A L'ETOILE est indiscutable.

Ce texte a échappé à l'autodafé dont j'étais coutumière car il représente un premier travail sérieux, même si aujourd'hui on pourra juger bien des faiblesses d'écriture. Il a pesé sur ma vie sentimentale. Je l'ai fait lire à mon ami Jean Dedieu, professeur de lettres dont la culture m'impressionnait beaucoup. Je nous revois, un après-midi, assis dans le bois de pins qui jouxte le Club Nautique. Lui lisant mon manuscrit, et moi fumant cigarettes sur cigarettes (à m'en rendre malade). Il avait insisté pour lire en ma présence. Il a décrété que j'avais beaucoup de talent, mais je n'en ai pas cru un mot. Il m'a proposé de retravailler ce texte dont il était prêt à traquer les imperfections. Ce qui fut fait. Jean insistait sur mon talent. Disant que la moindre suggestion me poussait toujours plus en avant que prévu et que c'était le signe que j'étais un bon écrivain. J'ai donc tapé plusieurs fois DEFI A L'ETOILE en le modifiant selon ses conseils. Jusqu'au jour où il a décidé que si on continuait on abîmerait tout.

Je tapais mes nouvelles sur une machine à écrire que me prêtait Jean Sautin : une portative au clavier anglais. Je tapais avec deux doigts ! Sur du papier pelure rose !

Beaucoup d'indulgence sera requise. Ce récit aujourd'hui me paraît touchant. Grandes idées et naïveté d'une enfant de vingt quatre ans ! Avec toutefois la fameuse profondeur Ribalcourienne...